

JEAN-CLAUDE
KAUFMANN

C'est fatigant,
la liberté...

Une leçon de la crise



Éditions de
Observatoire

C'est fatigant, la liberté...

Du même auteur
(sélection)

- La Chaleur du foyer. Analyse du repli domestique*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.
- Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 2001.
- L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Quand Je est un autre*, Paris, Armand Colin, 2007.
- L'Étrange Histoire de l'amour heureux*, Paris, Armand Colin, 2009.
- Identités. La bombe à retardement*, Paris, Textuel, 2014.
- Le Cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Burkini. Autopsie d'un fait divers*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2017.
- La Fin de la démocratie. Apogée et déclin d'une civilisation*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2019.

Jean-Claude Kaufmann

C'est fatigant, la liberté...

Une leçon de la crise

ISBN : 979-10-329-1743-5
Dépôt légal : 2021, mars
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

J'aime aller au restaurant. Mais je déteste le moment où le serveur apporte la carte, surtout quand elle égrène une liste interminable de promesses gustatives dont je devrai faire le deuil. Je pense à ces plaisirs perdus et ne parviens pas à me décider. J'ai donc mis au point une tactique pour éviter ce désagrément. J'attends que les autres convives aient choisi, ce qui restreint considérablement les options, et je dis « La même chose ! », en m'alignant sur le rouget grillé, la souris d'agneau ou l'assiette végétarienne au quinoa. Quel bonheur de ne ressentir aucune pression mentale, aucune angoisse de déception future ! À l'inverse, cette façon de faire m'a permis de sortir de mes routines alimentaires et d'élargir l'horizon de mes découvertes sensorielles.

Pourquoi raconter cela ? Simplement pour dire que je suis peut-être particulièrement prédisposé à ressentir la fatigue de l'exercice des libertés, surtout quand un choix s'avère difficile. Pourtant je me considère comme un ardent défenseur de l'autonomie individuelle, contre toutes les entraves, qu'elles proviennent d'une tradition rétrograde ou de nouvelles censures dans l'air du temps. Depuis plus de trente ans¹, j'analyse comment

1. Cf. Jean-Claude Kaufmann, 1988.

l'individualisation reformule en profondeur le fonctionnement de notre société. Entraîné par mes théories, je n'avais sans doute pas été assez attentif à ma fatigue personnelle, qui m'aurait révélé une tout autre réalité, une tendance discrète mais puissante. Le peuple est fatigué.

Nous pensons savoir qui nous sommes, dans quelle société nous vivons, régie par l'extension continue des libertés et des tolérances, chacun partant de lui-même pour inventer sa vérité, sa morale et son avenir. Telle semble être l'évolution irrépessible, la théorie absolue, ultra-démocratique, de notre époque. Mais elle n'imprègne que la surface des choses, générant beaucoup de stress, de fatigue mentale et de nostalgie. Dans les profondeurs, au contraire, mijotent en secret des aspirations bien différentes, qui pourraient dessiner notre avenir. Qui vont sans doute le dessiner.

C'est ce qu'a révélé l'étrange aventure du premier confinement, au cœur de la crise du Covid-19 ; une vérité cachée. Je ne parle pas ici du virus, de la chasse aux masques, des blocages administratifs, des arbitrages entre santé et économie, etc. mais de la façon dont se structure une personne autour de la fabrication de son identité. Car ce processus a été radicalement bouleversé pendant la catastrophe.

Il y a eu le drame bien sûr, les angoisses, les morts. Mais il y a eu aussi, lové à l'intérieur, un indicible et paradoxal bonheur. Celui d'un dépassement de soi vers des élans de fraternité, d'un effacement personnel pour vibrer au rythme d'une seule et même histoire, aussi prenante (et angoissante) qu'un film d'horreur, créant l'inimaginable : la formation (pour un temps) d'une communauté d'espoir, d'une vraie communauté, dans un pays que l'on croyait à jamais déchiré et fractionné.

Alimentant le rêve, l'utopie, d'une autre société, plus chaleureuse et plus humaine.

Il y a eu aussi quelque chose d'un peu différent. Pas vraiment du bonheur, plutôt du confort mental. On n'a pas assez souligné l'importance de ce qui s'est passé dans les petits mondes confinés, le plaisir inavouable du laisser-aller généralisé (excepté quand le télétravail et l'école à la maison entravaient cette inclinaison), du ramollissement de l'existence et de la décompression mentale. Les indicateurs en notre possession montrent qu'on a dormi davantage, qu'on s'est levé plus tard, qu'on a davantage regardé la télé, que l'on s'est moins lavé, moins habillé, que l'on est resté en pyjama, et que même la fréquence des relations sexuelles a chuté. Comme un petit effondrement régressif. Qui faisait du bien. Les individus sont devenus pâte molle sur laquelle le storytelling anxiogène a particulièrement imprégné.

Le plus intrigant est la soumission volontaire, l'abandon délibéré de nombreuses libertés. Je ne discute pas de la justification ou non des interdits, dont beaucoup étaient sans doute exigés par la situation sanitaire. Mais de la façon dont ils ont été acceptés. Plusieurs éléments montrent que l'on attendait surtout que les ordres venus d'en haut soient plus clairs, que soient établis de façon tranchée ce qui était normal et ce qui ne l'était pas. Dans les temps ordinaires, baignés par la théorie de la liberté absolue, ce qui est normal et ce qui ne l'est pas est défini par le bas, dans une délibération permanente et très conflictuelle. Ce qui génère bien sûr beaucoup de fatigue mentale et d'émotions mauvaises. La catastrophe nous délivrait de ces épreuves. Tout en nous intégrant dans une même communauté chaleureuse, contrastant avec la froidure des

petits calculs de la société individualiste. Abandonner notre liberté offrait des gratifications subtiles.

Le drame a donc révélé la vérité cachée qui sommeillait dans les profondeurs et qui ne demande qu'à s'exprimer plus fort, notamment à l'occasion d'autres crises à venir. Le problème est que cette vérité cachée ne se laisse pas facilement décoder et qu'elle est contradictoire. On y trouve le meilleur, avec le rêve d'une société plus généreuse et humaine. Mais aussi le pire, avec un désir de repos si intense que l'individu du futur pourrait ardemment désirer la soumission volontaire.

Le cours de l'histoire n'est pas rectiligne, ce qui ressemble à un long fleuve tranquille se transforme parfois en un torrent qui emporte tout sur son passage. On parle alors d'accélération, on pourrait parler, ce qui serait sans doute plus juste, d'intensification. Beaucoup de choses changent entre une séquence calme, où l'histoire reflue en toile de fond dans un déroulement somnolent et répétitif, et la suivante, où la puissance des événements arrache à l'ordinaire. L'individu ne se construit plus de la même manière, le social est entré en lui et bouleverse son monde intérieur, il perd ses repères, est emporté ailleurs, pris par l'événement qui lui fournit un script imposé.

C'est en de tels moments que l'on comprend beaucoup de choses. Sorti de son fonctionnement habituel, tel un bernard-l'hermite sans coquille, l'individu se révèle comme on ne l'avait jamais vu. Il ne faut pas laisser passer l'occasion de braquer la focale d'analyse sur le bernard-l'hermite sans sa coquille.

Or l'histoire est aujourd'hui de retour, nous vivons un moment d'intensité et il faut en prendre conscience. Savoir saisir ce qui est en train de se passer, comment

un nouveau type d'individu cherche à émerger. D'autant qu'il n'est pas du tout celui que nous aurions imaginé.

L'histoire s'était emballée à la fin des années 1930 et avec la guerre. Puis nous avons vécu le calme réduit à l'orgie consommatoire des « Trente Glorieuses », repoussant les crises (guerre froide, décolonisation) au loin. La suite est un peu plus complexe à déchiffrer. Car la rupture des années 1960 planta des germes qui continuèrent à travailler en profondeur alors qu'en surface s'installait la torpeur apparente de la « mondialisation heureuse » qui incita à pronostiquer *La Fin de l'histoire*¹. En réalité la marmite du diable bouillonnait déjà fiévreusement. Elle commença à exploser le 11 septembre 2001, puis sous des formes extrêmement diverses, jusqu'à la révolte des Gilets jaunes et à la montée des populismes et des régimes autoritaires à travers la planète ; tous ces éléments étant reliés par un même fil explicatif. Bien qu'ayant des causes différentes, la crise du Covid-19 s'intègre à cet ensemble et l'amplifie, intensifiant l'élan historique qui nous emporte et nous transforme. Nous venons de vivre une séquence véritablement exceptionnelle et totalement surprenante, dont il faut tirer les leçons, utiliser son effet loupe nous permettant de voir ce qui est habituellement ignoré.

J'analyserai pourquoi et comment nous avons été arrachés à l'ordinaire de nos vies. Pourquoi et comment un récit collectif est parvenu non seulement à s'imposer, mais à créer une communauté. Un vrai rêve pour tout apprenti dictateur. Je serai donc attentif à ne pas rédiger cette partie sous une forme qui pourrait ressembler à un manuel de gestion autoritaire des populations.

1. Francis Fukuyama, 2009.

D'autant que cet individu nouveau qui s'annonce est très énigmatique. D'apparence il est plutôt inoffensif et tranquille, voire endormi, lent, quelque peu vide et mou. Rien de très enthousiasmant, mais rien d'inquiétant non plus. Cependant, dans le flou de ses pensées approximatives, il aspire à autre chose, de très mal défini. Oscillant entre désir utopique d'une vie alternative et inclination (absolument non politiquement correcte) à abandonner ses libertés. Demain nous entraînera-t-il vers une société meilleure ou vers la soumission à un régime despotique ? Ce qui s'est passé dans le secret des petits mondes confinés offre des réponses précieuses à cette question.

Rappel des épisodes précédents

Avant que n'éclate la crise du Covid-19¹, les perspectives d'évolution de notre société semblaient claires bien que problématiques. Je les avais tracées dans mon livre *La Fin de la démocratie. Apogée et déclin d'une civilisation*. La civilisation qui se meurt aujourd'hui est celle qui, héritière des Lumières, pensait pouvoir bâtir la société sur l'idée de Raison. Le programme ne fonctionna pas trop mal dans la première phase de la modernité, jusqu'à l'établissement de la République et son articulation avec la démocratie politique. L'ordre

1. Tout au long du déroulement de l'épidémie, il n'a pas été simple pour l'individu ordinaire de trouver les bons mots pour désigner les choses. Au début, suivant les médias, qui eux-mêmes suivaient le pouvoir politique, qui lui-même suivait les institutions scientifiques, on parla de « coronavirus » ou de « nouveau coronavirus ». Puis ces dernières imposèrent une définition plus précise, assez difficile à intégrer dans le langage courant : Covid-19. Nouveau revirement quelques jours plus tard : l'OMS précisait que le Covid-19 désignait la maladie, mais que, pour le virus, il fallait employer un autre terme, au caractère novlangue caricatural, particulièrement difficile à utiliser : Sars-CoV-2. C'en était trop, l'homme ordinaire en resta au Covid-19. Hélas à ce moment, l'Académie intervint pour signaler que Covid-19 étant une maladie, il fallait employer le féminin pour désigner la chose, et donc dire : *la* Covid-19. Mais le terme avait déjà trop circulé dans le langage courant, l'homme ordinaire continua à dire : le Covid-19. Je me range à ses côtés dans ce livre.

républicain était fondé sur une morale, soudé par un élan, cadré par des institutions qui déroulaient la puissance de la pensée rationnelle, mettant à distance les passions par l'écrit, le journal, le livre papier. L'instantanéité émotionnelle qui s'exprime aujourd'hui, décuplée par les médias de l'image et par Internet, a pour effet indirect de marginaliser toujours plus cette rationalité, ou tout du moins de l'encercler, comme dans une guerre de mouvement. Une rationalité qui n'est plus ce qu'elle était, vidée de son ambition initiale, réduite à des procédures codifiées et à *La Tyrannie des algorithmes*¹, qui ne sont que l'ombre du savoir. La République, à l'époque de sa grandeur, pensait pouvoir forger le social en prenant la Raison et le Progrès comme boussoles, construire des citoyens occupant sagement la place qui leur était assignée dans ce bel édifice. Elle allait progressivement découvrir que la démocratie, désormais élargie à la vie personnelle, n'était pas un simple instrument à ses ordres, qu'elle la débordait de toutes parts et la mettait en échec, imposant l'idée d'un individu n'obéissant plus à rien et décidant par lui-même et pour lui-même. Telle est la nouvelle phase historique dans laquelle nous sommes entrés autour des années 1960, caractérisée par ce que j'appelle l'« hyperdémocratie ».

L'autonomisation individuelle était en travail depuis longtemps, masquée par ce qu'il restait de poids des institutions et de morale commune, et plus tard par la relance technocratique et consommatoire des Trente Glorieuses. Dans les années 1960-1970, un véritable basculement opère, une rupture anthropologique, marquant, selon le sociologue allemand Ulrich Beck², la

1. Titre du livre de Miguel Benasayag, 2019.

2. Cf. Ulrich Beck, 2001.

transition entre une première et une seconde modernité, celle qui est la nôtre aujourd'hui, centrée sur l'individu. Évidemment, les jeunes rockers du début des années 1960, les femmes du Planning familial revendiquant la pilule ou les manifestants de 68 n'avaient pas cela en tête. Ils se vivaient comme des individus révoltés, brisant les carcans anciens et les disciplines obligatoires, par la seule force de leur énergie et de leur créativité. « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi¹ ! » Mais s'ils brisaient les murs avec une telle facilité, c'est que ces derniers étaient déjà prêts à s'effondrer. L'ordre des mœurs se désintégra en quelques années, coupant en deux les familles, entre parents et leurs enfants, qui confrontaient leurs visions différentes, morale commune contre liberté nouvelle.

Les protagonistes n'en avaient évidemment pas conscience, ce qui était perçu était plus concret, plus visible, plus palpable. Le changement des postures corporelles (griserie des rythmes et bonheur de la souplesse), l'abandon des codes conformistes pour s'habiller ou se coiffer, la généralisation du flirt et les débuts de la libération sexuelle, le refus des conseils parentaux pour le choix du conjoint, l'invention d'une culture propre à la jeunesse, le désir d'exprimer sa liberté dans tous les domaines (« Il est interdit d'interdire »), sans limites et sans contraintes (« Soyons réalistes, demandons l'impossible »), en privilégiant le principe de plaisir (« Jouir sans entraves² »), la volonté de devenir seul responsable de sa propre vie.

La première phase, couvrant les décennies 1960 et 1970, fut libératrice et conquérante. L'avenir prenait

1. Slogan de Mai 68.

2. Slogans de Mai 68.

la forme d'un nouveau monde possible, d'un nouveau monde à construire, plus ouvert, plus mobile, plus joyeux. La deuxième phase, les décennies 1980 et 1990, fut plus étrange, contradictoire et déroutante. Car à mesure que l'individu autonome installait et élargissait ses nouveaux espaces, l'élan collectif faiblissait. Il y avait eu une erreur d'interprétation, la génération avait été victime d'une illusion. Alors qu'elle croyait, dans l'euphorie fusionnelle de Woodstock, inventer un nouveau monde, elle posait en fait les bases d'un éclatement en une myriade de mondes minuscules qui n'auront de cesse par la suite de s'enfermer sur eux-mêmes. La troisième phase, qui commence au tournant du millénaire, voit s'accroître cette fragmentation, dans une ambiance plus pessimiste et anxiogène ; nous découvrons quel est le prix à payer de cette nouvelle époque de la liberté individuelle, très différente de ce qui avait été rêvé. Tocqueville avait intuitivement pressenti que s'il l'on n'y prenait garde les développements démocratiques pourraient devenir hors de contrôle. « Les peuples chrétiens me paraissent offrir de nos jours un effrayant spectacle ; le mouvement qui les emporte est déjà assez fort pour qu'on ne puisse le suspendre, et il n'est pas encore assez rapide pour qu'on désespère de le diriger : leur sort est entre leurs mains ; mais bientôt il leur échappe¹ », écrivait-il en 1835. Il s'échappa définitivement dans la seconde moitié du xx^e siècle.

L'importance de ce qui se produisit alors ne doit surtout pas être sous-estimée. Pour Marcel Gauchet, « la révolution de notre temps a eu lieu. Pas celle que nous attendions ou redoutions. Une révolution invisible, qui

1. Alexis de Tocqueville, 1835.

s'est produite à l'insu général et qui a tout bouleversé en silence¹ ». Elle promet le modèle d'un individu libre d'inventer sa propre morale et sa vérité. Dont nous découvrons aujourd'hui les limites et les effets pervers. Comme si, de même que pour l'idée de Raison régulant la société, l'ambition avait été trop haut placée. Comme si c'était trop demander aux individus, beaucoup trop, à commencer par les plus fragiles.

Car décider en tout, à chaque instant, fait entrer dans un univers d'incertitudes et de fatigue mentale, dans une responsabilisation culpabilisante puisqu'elle impute à soi-même les échecs et fragilise ainsi l'estime de soi. L'individu, en théorie libre de tout, est de plus en plus un individu qui a besoin d'être réconforté et sécurisé, de se constituer des repères qui ne peuvent se stabiliser qu'en limitant justement cette liberté. En durcissant ses convictions, ses croyances, ses certitudes. En les clamant haut et fort si besoin, avec violence. Ou encore mieux, en désignant un ennemi, responsable de tous les maux de la Terre, narratif qui évite d'avoir à se poser trop de questions. Ce processus d'enfermement cognitif s'inscrit dans une évolution historique d'affirmations identitaires de plus en plus marquées. On ne parle d'identités que depuis le milieu du xx^e siècle et ce n'est pas un hasard. Car la montée du régime des identités est la réponse inéluctable à la faillite de l'ambition hyperdémocratique. Elle ouvre la voie à toutes sortes de révoltes populistes et antisystèmes imprévisibles et surprenantes, d'autant plus inévitables que nous nous enfonçons dans un monde d'injustices sociales. Le mouvement des Gilets jaunes en donne un bon exemple. Elle ouvre la voie aussi à un fractionnement, à une

1. Marcel Gauchet, 2017.

archipélisation¹, à une incommunicabilité entre groupes barricadés dans leurs certitudes². Elle ouvre la voie enfin au déchaînement des passions tristes³, le ressentiment, la haine, la violence.

Tel était le monde de demain qui se présentait à nous avant que la crise sanitaire n'éclate. Or celle-ci allait nous livrer son lot de surprises. Nous n'avions sans doute pas suffisamment fait attention au fait que l'individu déstabilisé par l'élargissement hyperdémocratique exponentiel était certes un concentré de révolte et de colère en puissance. Mais qu'il était aussi fatigué, très fatigué, tout simplement fatigué. Pour les mêmes causes qui produisent l'individu explosif, l'impossibilité de mettre en œuvre l'intégralité du modèle que nous avons installé dans nos têtes. Sauf que les effets de la fatigue s'avèrent différents sinon opposés. Ici pas d'éclats, pas de vitupération, pas de vindicte. Mais au contraire le retrait, le silence, l'enfoncement dans une mollesse existentielle. Une résistance non par les cris ou le combat mais par le refus, l'indifférence, le vide. Une résistance passive.

Une tactique si discrète qu'elle était passée inaperçue ou presque. Il aura fallu la crise du Covid-19, et le confinement, pour qu'elle révèle l'ampleur qu'elle a déjà prise dans notre société. Il nous faudra donc prendre le temps d'analyser la mécanique de cet événement, pour comprendre comment le nouvel individu qui s'y est manifesté est susceptible de rebattre les cartes de notre avenir. Revivre certains épisodes de la crise, tels qu'ils n'ont guère été racontés.

1. Cf. Jérôme Fourquet, 2019.

2. Cf. Dorian Astor, 2020.

3. Cf. François Dubet, 2019.

PREMIÈRE PARTIE

La Drôle de vie

<i>Table</i>	221
--------------	-----

Dénoncer les déviants	103
Chiens de garde et révoltés	107
Discipline et liberté	110
L'autoritarisme efficace	112
Le retour des colères	115
Voyage en Absurdistan	117
<i>Exit, Voice et Loyalty</i>	122

TROISIÈME PARTIE

Le nouveau pays de Cocagne

6. Se retirer du monde	129
La légende et la vérité.....	129
Une révolution honteuse	131
Décrochage et droit de retrait.....	134
L'anomie	137
Une infinie lassitude.....	141
La fatigue d'être soi	143
Vide subì, vide choisi.....	145
La pauvreté n'est plus ce qu'elle était.....	148
Les paradis verts	150
Les facettes de la pression sociale.....	153
L'emballement de la vitesse.....	155
La tendance <i>slow</i>	158
Réformistes et révolutionnaires.....	161
Les mille visages du retrait	163
Belles à en mourir.....	166

L'Asie imaginaire	169
Le plein et le vide	171
7. Les utopies douces	175
Le confiné ravi de son sort n'est pas un salaud.....	175
Le presque-rien.....	177
Ce que fabriquent les rêves.....	179
La mollesse existentielle fabrique du rêve.....	182
Qu'est-ce qu'une utopie ?.....	184
Le pays de Cocagne	188
L'inversion de l'inversion	192
Conclusion	195
Une communauté d'amour.....	198
Le balancier de la liberté	200
<i>Voice</i> ou <i>Exit</i> ?	203
Bibliographie.....	207